

Madame est morte

François Thibaux

Numéro 147, août 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83274ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thibaux, F. (2016). Madame est morte. *Les écrits*, (147), 175–178.

FRANÇOIS THIBAUX

Madame est morte

Hier matin, Madame est morte. Alors que je m'apprêtais à faire le ménage et que, mon balai à la main, je poussais du pied mon seau et ma serpillière sur les dalles rouges qui scintillaient dans l'ombre, je l'ai trouvée au bout d'une longue corde, pendue à la grosse poutre de la salle de jeu des enfants, dans son tailleur bleu sombre à la veste déboutonnée sur son chemisier de soie crème lacéré au cutter, offrant à qui les voulait ses seins glorieux sans soutien-gorge, oscillant doucement sous le nœud qui l'avait étranglée, preuve qu'elle ne se balançait pas depuis longtemps, jambes nues, sans chaussures et les orteils raides, à quelques centimètres de la chaise renversée. Une superbe chaise de chêne, à l'ancienne, que j'avais toujours rêvé d'avoir chez moi.

De son vivant, Madame était jeune et jolie. Une belle blonde distinguée aux yeux noirs et aux lèvres gonflées sur des dents de neige, telle qu'on la voit sur les photos du salon où elle pose près de Monsieur lors des réceptions officielles, en robe du soir, ou pendant les vacances, en maillot une pièce rouge bien ajusté, entre ses quatre enfants qui rient aux éclats devant la mer. Pour l'heure, elle l'était moins, avec ses yeux globuleux et sa langue toute noire, son urine et sa chiasse coulant le long de ses mollets blancs dont les taches de rousseur, jadis, me donnaient des envies.

Je n'ai pas crié. La maison était déserte. Monsieur était parti à l'aube pour Paris, conduit par son chauffeur dans sa

voiture de fonction aux ailes chromées. Les enfants étaient à l'école catholique, dans la ville voisine. Les trois chats dormaient dans les fauteuils, devant la cheminée de pierre du salon. J'étais seule. Je me suis approchée des pieds de Madame. J'ai pris la chaise et je l'ai portée jusqu'à la cuisine, sans la traîner pour ne pas laisser de traces. J'ai saisi un tabouret d'Ikea. Je l'ai trimbalé jusqu'à la salle de jeu et je l'ai jeté sous les pieds de Madame, qui se balançait moins. J'ai rapporté mon balai et mon seau dans la cuisine, avant de les ranger dans le placard. J'ai sorti la chaise dans la cour de gravier, entourée d'anciens bâtiments de ferme transformés en salle de concert et en chambres d'amis. Ensuite, j'ai fermé la porte d'entrée avec ma clé. Après avoir noué autour de mon menton mon capuchon de pluie transparent, j'ai fait démarrer ma Mobylette. La bougie étant mouillée, j'ai eu du mal. Essoufflée à cause du tabac, je transpirais. Il bruinait, comme toujours en automne, du moins ici. Les arbres étaient nus, mornes sous le ciel. J'ai quitté la propriété dont le portail n'est jamais fermé, parce que Monsieur n'est pas bégueule et reçoit qui le demande. D'ailleurs, il n'y a pas de chien. La chaise entre mes genoux, plaquée contre le réservoir, j'avais l'air fin. J'ai pris un chemin à travers bois pour éviter la grand-rue, toujours déserte à cette heure, mais on ne sait jamais. Personne ne m'a vue. Je suis arrivée chez moi, une ancienne maison de garde-barrière au bout du village, à l'orée de la forêt, en moins de trois minutes. J'ai installé la chaise dans ma cuisine, devant la grande table de ma grand-mère. Je l'ai contemplée. Puis je me suis servi un coup de gnôle en allumant une cigarette anglaise. J'ai levé mon verre. Et j'ai dit :

— Merci, Madame.

À midi, je me suis préparé des pâtes fraîches que j'ai mangées à la cuillère, avec de l'huile d'olive et plein de sel. J'ai bu beaucoup de vin. Et puis j'ai fait la sieste, toute nue sous la couette rouge, cadeau de Madame pour mes étrennes. Je me suis fait jouir à deux doigts avant de m'endormir. Lorsque je

me suis réveillée, il faisait nuit. J'ai enfilé mon peignoir rose et j'ai allumé la télévision. On annonçait, au journal, la mort de Madame, que sa mère avait découverte en début d'après-midi. Monsieur, en larmes, demandait qu'on respecte son drame personnel, sa vie privée, la douleur de ses enfants. J'ai allumé une autre cigarette anglaise et j'ai attendu. Une heure plus tard, Lucien est arrivé, emmitoufflé dans son anorak violet. Il était de belle humeur. Il a regardé la chaise de Madame et m'a dit :

– Tu as gagné au Loto ?

Je lui ai répondu :

– C'est bien possible.

Nous avons fait l'amour sur la chaise de Madame, lui assis et moi sur lui, les pans du peignoir déployés comme des ailes d'ange. Ensuite, il est reparti chez sa femme. J'ai regardé un film américain à la télévision, avec Al Pacino. J'ai beaucoup aimé la musique, qui me donnait envie de danser seule face au miroir sale, comme autrefois.



